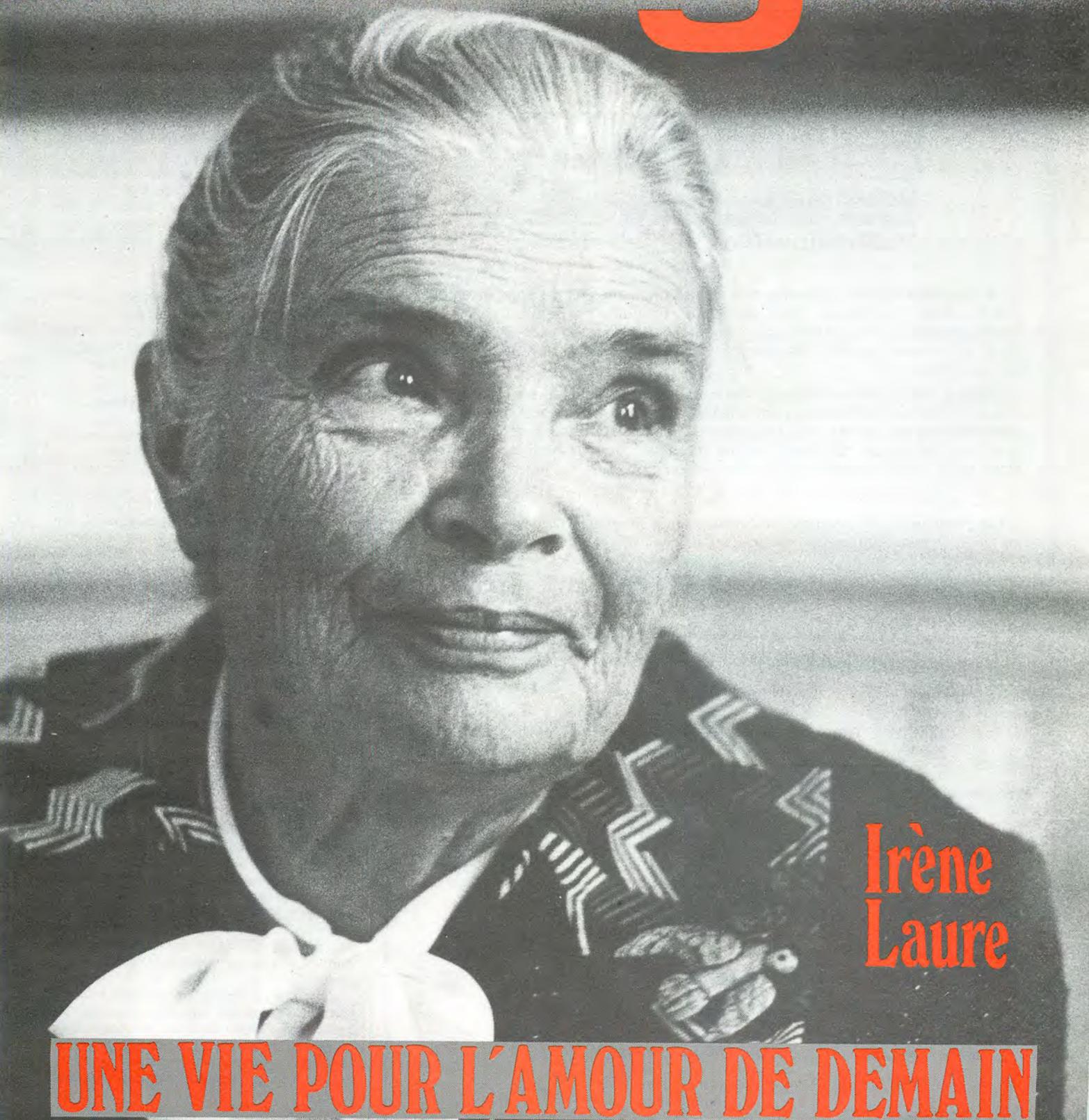


TRIBUNE DE GAUCHE

changer



Irène
Laure

UNE VIE POUR L'AMOUR DE DEMAIN

Avis de naissance

Amis lecteurs de *Changer*,

Une naissance est prévue pour le mois de septembre !

Celui que l'on attend fera partie de la famille de votre journal, puisqu'il portera le même nom, ou presque. Il se présentera sous la forme d'une revue mensuelle en couleurs, s'adressera à un public anglophone et sera baptisé *For a change* (« Pour changer »). Un nom qui, comme celui de *Changer*, invite à un autre regard sur le monde et plaide pour un renouvellement de notre société.



Le Mahatma Gandhi affirmait que si les mentalités et le comportement des hommes changeaient, tout l'échiquier politique en serait transformé. Notre nouvelle publication sera précisément à l'affût des signes de changement dans le monde, sondant les situations de crise mais relayant aussi les facteurs d'espoir.

Chaque mois, *For a change* s'intéressera à l'actualité, apportera des nouvelles d'autres continents, s'entretiendra avec une personnalité d'envergure internationale et ouvrira ses colonnes à des collaborateurs occasionnels. Il se souciera aussi de nourrir la vie intérieure de ses lecteurs pour les aider dans leurs combats quotidiens.

L'EQUIPE DE REDACTION

Les rédacteurs de Changer accueillent avec joie leur confrère nouveau et lui souhaitent bonne route.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

Bulletin à renvoyer à l'une des adresses ci-contre

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19.... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle

publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .

Autres pays par voie normale : FF 110 ou

Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;

Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755-4, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

CAUX 87 : LES PREMIERS JOURS

« Tout ce qui monte converge ». La formule de Teilhard de Chardin a été rappelée par un membre du Parlement européen à l'occasion de l'ouverture des conférences d'été qui a vu converger vers le nid d'aigle de Caux, les 10 et 11 juillet, 320 personnes de 27 pays. Les premières vingt-quatre heures de la conférence – qui durera jusqu'au 30 août – ont été marquées par plusieurs initiatives. Tout d'abord celle de l'homme politique italien Giovanni Bersani, parlementaire européen et l'un des artisans des Conventions de Lomé. Amenant avec lui de Strasbourg, à l'issue de la session mensuelle du Parlement européen, neuf autres membres de cette assemblée et du Conseil de l'Europe, il avait invité des personnalités des pays concernés à un « dialogue méditerranéen ». Quarante-cinq personnes ont participé à ce colloque, ve-

nant des rives méridionales, orientales et septentrionales de la Méditerranée. Bien que les échanges aient été voulus informels, trois pays avaient envoyé des observateurs. Un des temps forts de la rencontre a été l'entretien empreint d'humilité et de franchise entre Européens de la CEE et Grecs cypristes et Turcs. « Durant ces vingt-quatre heures, a déclaré un Chypriote, j'ai retrouvé l'espoir pour l'avenir de mon pays. »

Accent a été mis sur la nécessité de favoriser la guérison des blessures laissées ouvertes par la longue histoire des rapports nord-sud.

M. Karl Mitterdorfer, de Bolzano, membre du Conseil de l'Europe, a souligné que les participants européens au colloque représentaient presque toutes les composantes politiques de leurs institutions et a dit son ap-

préciation de « l'esprit d'ouverture et de bonne foi » qui se dégage de l'atmosphère de Caux.

M. Jacques Mallet, Français, membre du Parlement européen, a insisté sur l'importance de la « démarche communautaire », telle que Robert Schuman l'a conçue, et il a exprimé l'espoir, comme l'avait fait avant lui un haut-fonctionnaire de la Communauté européenne, que les rencontres méditerranéennes de Caux pourront se poursuivre.

Le premier week-end de Caux a été marqué également par la visite du cardinal

Etchegaray, président de la Commission *Justice et Paix* au Vatican, du nonce apostolique à Genève et de Mgr Mamie, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève. Un séminaire de juristes italiens s'est tenu aussi, consacré à l'héritage de la Constitution américaine, dont on fête cette année le bicentenaire.

Le soir du 11 juillet a eu lieu la première en Suisse de la pièce *Retournements*, tirée du roman de Vladimir Volkoff paru sous ce titre et interprétée par Marie-Pierre de Gérando et Michel Orphelin. La mise en scène est signée Maurice Chevit. A l'issue de la représentation, une personnalité de l'Europe de l'Est a déclaré : « Cette pièce nous met tous en question, des deux côtés de la barrière. »

SUISSE : 50 ANS DE PAIX SOCIALE

Le 19 juillet 1937, Konrad Ilg, président de la Fédération des ouvriers sur métaux et horlogers (FOMH), principale composante de la Fédération syndicale suisse, et son homologue du côté patronal, Ernst Dübi, signaient un accord par lequel les deux parties s'engageaient à exclure dans leurs rapports toute mesure de combat, grève ou lock-out. En manifestant ainsi leur volonté de régler les litiges éventuels par la voie de la conciliation ou de l'arbitrage, volonté qui s'est étendue par la suite aux autres branches de l'industrie, ils ont donné à la Suisse ce qu'on a appelé la « paix du travail » et qui a tenu bon depuis maintenant cinquante ans.

« Ce que nous avons accompli, a déclaré Konrad Ilg lors des premières rencontres de Caux en 1946, nous ne l'avons pas fait sous la bannière du Réarmement moral, mais au nom de la réflexion et du bon sens. L'accord auquel nous sommes parvenus entre syndicats ouvriers et patronaux a grandement bénéficié pendant la guerre non seulement aux intéressés directs, mais au pays dans son ensemble. Ce n'était pas seulement un *plus* matériel, mais un *plus* moral. »

Etant donné les efforts déployés par le Réarmement moral dans le monde entier pour aider les partenaires sociaux à se respecter et à surmonter leurs différends par le dialogue, nous tenions à saluer ici les pionniers de ce qui est devenu un des piliers du consensus régissant la vie politique et sociale de la Confédération helvétique. Nous reviendrons plus en détail dans un prochain numéro sur les conditions dans lesquelles cet esprit de concertation s'est implanté.

LA REDACTION DE « CHANGER »

LA VILLE EN PARLE

DANS L'ESCALIER AVEUGLE

Je dois une fière chandelle à ma voisine. Un jour, je l'ai croisée dans notre cage d'escalier aveugle. J'étais abattue, me demandant à quoi servait mon existence. Je n'ai même pas entendu son bonjour. Elle a dû le répéter au moins deux fois pour que je lève les yeux et lui rende son salut. La conversation s'est engagée, nous forçant à appuyer sans cesse sur la minuterie.

Plus tard, je l'ai remerciée. « Oh, tu sais, m'a-t-elle répondu, je n'ai pas de grandes idées, moi, mais ce genre de gestes, je puis le faire. » A l'époque, je le sais, elle frappait chaque soir à la porte voisine, apportant un pot de soupe chaude et sa compagnie à une femme devenue veuve depuis peu. Je sais aussi qu'avec l'aide de son mari et de ses trois enfants elle a fait retrouver à un pré-retraité de l'immeuble un sens à la vie.

« Ce qui compte pour moi, c'est d'amener les gens à s'ouvrir la porte les uns aux autres. Il faut les aider à changer », a-t-elle ajouté avant de me quitter.

Ce n'est pas moi qui la contredirai.

EVELYNE SEYDOUX

PHOTOS : Archives : pp. 4, 5, 12 ; Channer : pp. 1, 6, 7 ; R.J. Fleming : p. 5 ; R. Kapadia : p. 7 ; R. Lancaster : pp. 6, 15 ; New World News : p. 4 ; C. Spreng : p. 13.

UNE VIE POUR L'A



*Ci-dessus :
rencontre
fortuite dans
un aéroport.*



*Ci-contre : avec Lina
Kurowski et Greta
Bladeck, femmes de
mineurs de la Ruhr.*

*Dans les semaines
chaotiques qui ont
précédé l'indépendance,
des dirigeants du futur
Zaire ont demandé l'aide
du Réarmement moral.
Irène Laure a répondu
présent. Elle est ici reçue
par le Président Kasa
Vubu.*



*A Caux en 1953 avec,
de gauche à droite,
Si Bekkaï, futur premier
ministre marocain,
Mohamed Masmoudi
(Tunisie), représentant
du Néo-Destour à Paris,
et l'industriel français
Robert Carmichael.*



*Au Japon, en 1959, lors
d'une rencontre du
Réarmement moral
avec (à gauche)
Mme Balboa,
présidente de
l'Association des
femmes du Pacifique, et
Mme Shidzue Kato,
membre du sénat
japonais.*

Elle s'est réveillée comme à l'accoutumée vers six heures, ce matin du 4 juillet. Elle contemple le jardin, en respire la beauté. A l'une de ses filles, qui vient la voir de la maison voisine, elle dit son bonheur du calme environnant.

Puis, après le déjeuner, elle s'allonge sur son lit. Dans la paix radieuse d'un jour naissant, Irène Laure s'endort. Fin parfaite d'une vie qui, à 88 ans, se trouve accomplie.

Les heures qui suivent apporteront dans la famille aussitôt rassemblée les larmes, mais aussi les sujets d'émerveillement du passé et de la vie qui continue.

Charif fait partie de la famille Laure depuis que Claude a invité à « La Sarrine » ce jeune Algérien pensionnaire d'une institution marseillaise pour handicapés moteur. Pour lui aussi, Irène est *Mami*.

Charif s'est éclipse un moment : il fallait fureter dans l'atelier, chercher un clou et un marteau. Le voilà revenu, posant à côté d'Irène la croix qu'il a faite avec deux bouts de bois.

Tout aussi précieux sont les messages qui arriveront les jours suivants. Le premier provient de Libanais. Puis celui de familles ouvrières de Loire-Atlantique. Ils disent à Claude Laure ainsi qu'à Santine, Paulette, Juliette et leurs conjoints l'admiration profonde et l'affection envers leur maman. Pour tant d'êtres à travers le monde, Irène a été une mère attentionnée.



Laure MOUR DE DEMAIN

A Caux, où 300 personnes ont évoqué sa mémoire le 13 juillet, les télégrammes affluent. Certains portent la signature de hauts responsables de nations où Irène s'est rendue : plus de cinquante pays en l'espace de quarante ans.

« L'exemple de votre action unissant la France et l'Allemagne sera constamment inspiration et guide dans notre recherche difficile d'une solution aux problèmes de Chypre, nous aidant à vivre ensemble avec nos compatriotes turcs », disent le ministre de l'Intérieur du gouvernement de Chypre et d'autres éminentes personnalités de l'île.

Des messages parviennent d'Allemagne ; de l'ancien premier ministre et de l'actuel ministre de la Défense d'Australie, qui avaient l'un et l'autre rencontré Irène Laure ; du Costa Rica, du Canada, de Japonais de tous bords, de Laotiens, d'Africains du Sud, noirs et blancs.

A Caux, M. et Mme Stuart Smith, des USA, rappellent qu'Irène Laure s'est rendue 17 fois dans leur pays, s'entretenant notamment avec cinq des hommes qui ont été présidents des États-Unis. « C'est tout naturel, dit M. Smith, d'attendre d'une militante socialiste qu'elle donne sa sollicitude à des peuples qui souffrent ou aux démunis. Il fallait

à Mme Laure une forte dose de grâce et un esprit très ouvert pour en témoigner à une nation opulente et gâtée comme la nôtre. C'est ce qu'elle a fait. Nous sommes nombreux à vouloir mener à bien ce qu'elle a commencé. »

Faire plaisir, amortir les chocs, biaiser : ces mots n'étaient pas du vocabulaire d'Irène et Victor Laure. Tous ces témoignages le confirment. Devant une décision, ils n'ont pas dit : « Attendons d'être sûrs... On verra. »

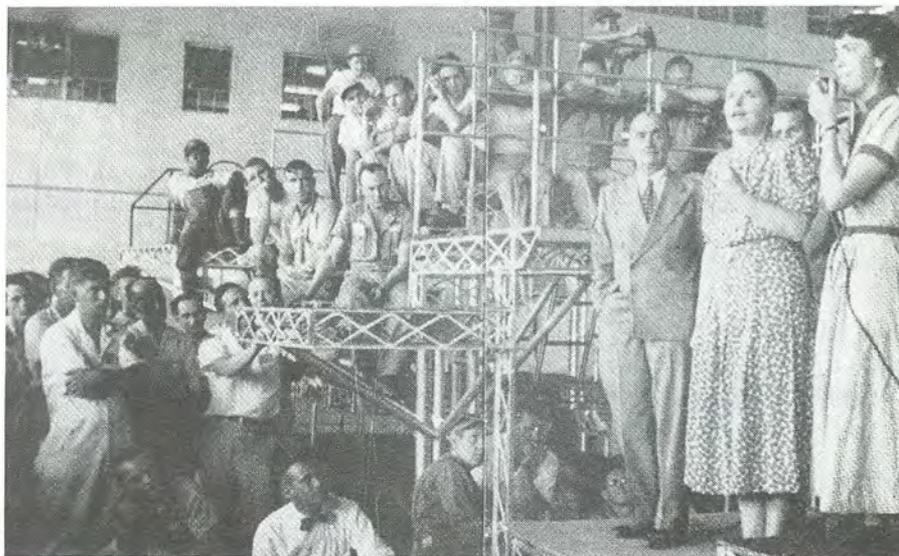
À une conviction intérieure ils ont répondu simplement « oui » tout de suite.

MAURICE NOSLEY



Victor et Irène Laure

Miami (U.S.A.), 1952. Les Laure prennent la parole lors d'un meeting improvisé dans les ateliers de réparation d'une grande compagnie aérienne.



Irène Laure à Calcutta chez le syndicaliste Sibnath Banerji.



En 1952, à la foire de Lille (France), lors d'un rassemblement du Réarmement moral (quatre mille personnes). A droite, l'un des organisateurs, Robert Tilge, délégué des groupements patronaux du Nord et du Pas-de-Calais.



Conférence aux Etats-Unis

DÉRACINER LE RACISME



Conrad et
Patricia Hunte.

Nous avons mentionné dans notre dernier numéro la rencontre qui a eu lieu du 4 au 7 juin à Atlanta sous l'égide du Réarmement moral. Si nous revenons sur cette manifestation, c'est d'une part parce que nous avons reçu depuis des informations plus détaillées et des photos, d'autre part parce que cet événement nous semble caractéristique du lien que le Réarmement moral fait apparaître entre la psychologie individuelle et les grands problèmes de la vie en société.

Puisque la rencontre avait lieu dans la capitale de l'Etat de Géorgie, devenue par son dynamisme la grande métropole des Etats du Sud, il n'est pas étonnant que les participants de race noire aient été les plus nombreux et que la question raciale ait été abordée, non pas d'ailleurs sous son aspect sociologique, mais bien dans ses implications affectives.

Les blancs ont souvent du mal à se rendre compte à quel point le fait co-

lonial et la longue souffrance du peuple noir sous le régime esclavagiste a marqué celui-ci dans sa mémoire collective et que cela est encore vrai cent cinquante ans plus tard. La lecture des minutes de la rencontre d'Atlanta est à ce sujet révélatrice, en particulier l'émouvante déclaration faite par Mme Patricia Hunte, une des présentatrices du journal télévisé de la chaîne WXIA, d'Atlanta. Après avoir relaté comment elle-même et son mari, l'ancien champion de cricket et organisateur de la

POUR CHANGER L'AMÉRIQUE

Conrad Hunte, l'un des animateurs de la conférence d'Atlanta, donne le ton au banquet d'ouverture :

« Nous, qui avons organisé cette rencontre, sommes des Américains fiers de leur pays pour ce qui fait sa force mais ses défaillances laissent nos cœurs contrits. Si les performances technologiques, spatiales et sportives de notre nation nous réjouissent, la dégradation de la vie de famille, la corruption dans les affaires, un certain esprit qui prévaut sur la scène politique et dans les relations internationales nous attristent profondément.

Nous ne voulons accuser personne car si je pointe un doigt vers quelqu'un, il y en a trois autres qui se retournent vers moi. Par expérience, je sais qu'il faut commencer par s'occuper de ces trois-là et ensuite de celui qui est pointé vers le voisin.

« Nul homme n'est une île ». Aucun continent n'a un destin isolé. La destinée de l'Amérique s'entrelace avec la destinée des autres nations du monde. Avec vous tous, nous voulons découvrir le rôle de notre pays dans la renaissance morale et spirituelle de la terre.

Ce rassemblement n'est pas une conférence mais plutôt le coup d'envoi d'une campagne nationale qui ne s'intéresse pas tant à l'effondrement des valeurs dans notre pays qu'à lui donner des objectifs positifs assez grands, pour y rehausser le sens de la vie. Dans cette perspective, des critères moraux absolus deviennent des aiguillons à la fois nécessaires et stimulants.

Si nous voulons susciter le changement dans les vies de nos compatriotes et sur la scène nationale, c'est parce que l'histoire a montré ce qui peut se

passer quand des gens se sont mobilisés, animés par les convictions suivantes :

- Le changement dans le monde commence par le changement de l'individu ;

- des critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour absolus sont indispensables pour mener une action individuelle et nationale ;

- tout homme qui le veut peut être dirigé par Dieu, s'il prend le temps de chercher Sa volonté.

Chacun d'entre nous peut opérer un nouveau départ sous la direction divine. Des femmes et des hommes ainsi renouvelés, soucieux avant tout d'édifier leur société, seront les artisans des nouvelles nations que nous voulons construire.

rencontre, Conrad Hunte, avaient trouvé pardon et guérison de certaines blessures dans leur propre ménage, Patricia Hunte a ajouté : « Je me suis rendu compte que ce processus m'entraînait encore beaucoup plus loin. Ne devais-je pas aussi appliquer ce même traitement aux blessures que je ressentais en tant que noire américaine ? Dieu a été bon pour moi. Il m'a montré que je devais aussi me repentir de l'amertume que les blessures de mon cœur avaient laissé croître. » Elle s'est référée à ses relations avec une collègue blanche, Lucy, se rendant compte qu'elle lui assénait constamment le reproche d'avoir participé – du moins ses ancêtres – à l'esclavage. « Mais, a-t-elle ajouté, parce que Christ a oublié mes péchés, qu'il m'a pardonné et qu'il a jeté mes péchés dans l'océan de l'oubli, je dis aujourd'hui à chaque Américain blanc, à chaque Européen et à chaque Africain : je vous pardonne, je jette à mon tour votre péché dans l'océan de l'oubli. J'efface votre responsabilité et je vous libère de l'entrave de ma condamnation. C'est ainsi que j'ai trouvé ma liberté. »

Le pardon et le deuil

La question du pardon a été l'un des thèmes dominants à Atlanta, qu'elle émane du témoignage d'une jeune Juive du New-Jersey qui, en rencontrant des Allemands, avait découvert ses préjugés puis les avait vu fondre en un instant,

ou d'une économiste cambodgienne dont le mari a disparu après la prise de pouvoir des Khmers rouges à Pnom-Penh. « Il m'a été terriblement dur de leur pardonner, dit-elle, mais dès que je l'ai fait, j'ai senti le fardeau de la revanche, que je portais depuis dix ans, me tomber des épaules. »

Professeur de psychiatrie à l'Université de Virginie, M. Vamik Volkan a fait remarquer qu'on ne trouvait pratiquement rien sur le pardon dans les publications psychiatriques, « ce qui indique probablement, a-t-il ajouté, que ceux qui pardonnent sont en excellente santé ! » En revanche, les expériences ne manquent pas lorsqu'il s'agit de l'émotion contraire, la vengeance. « Celui qui veut se venger croit qu'il atteindra ainsi la paix intérieure ; quelle illusion ! En réalité, il devient irrationnel, perd tout scrupule et tout souci des conséquences morales de ses actes. La vengeance devient d'autant plus dangereuse lorsque des blessures collectives se transmettent d'une génération à l'autre puisqu'il s'y ajoute une part de fantasme et qu'elles déclenchent alors des forces politiques. » Comme le deuil est une phase nécessaire après la mort d'un être cher, a précisé M. Volkan, il nous faut trouver dans les relations internationales de nouvelles méthodes qui ouvrent la voie au deuil et au pardon. Ce qui est souvent nécessaire, c'est qu'une tierce partie, neutre, joue le rôle de catalyseur, absorbant avec compas-



La Cambodgienne Renée Pan : « Le fardeau de la revanche est tombé de mes épaules. »

sion les blessures des deux parties antagonistes. C'est alors que le pardon peut intervenir (lire aussi en page 15 le témoignage du pasteur noir américain John Perkins).

La rencontre d'Atlanta, qui a rassemblé 300 personnes de 28 pays à l'Université Emory puis au Centre Président-Carter a été ouverte par le maire d'Atlanta, Andrew Young, ancien ambassadeur aux Nations Unies.

JEAN-JACQUES ODIER

ATLANTA SUITE PAGE 15



Photo de gauche : Andrew Young, maire d'Atlanta, ouvrant la rencontre, entouré de Conrad Hunte et Rajmohan Gandhi.

Photo de droite : thème explosif abordé à Atlanta, l'Afrique du Sud. Le pasteur Léon Sullivan (à droite), qui siège au Conseil d'administration de General Motors et qui s'est battu pour mettre fin à la discrimination raciale dans les firmes américaines en Afrique du Sud, est venu à la conférence au lendemain de sa déclaration fracassante appelant ces mêmes sociétés à se retirer du pays de l'apartheid. A Atlanta, M. Sullivan a surtout insisté sur la nécessité d'une solution non-violente. « C'est par un réarmement moral de l'Amérique, du reste



du monde comme de l'Afrique du Sud elle-même qu'on pourra mettre fin aux maux de l'apartheid », a-t-il affirmé. Répondant au pasteur Sullivan, le journaliste indien Rajmohan Gandhi (à gauche sur notre photo) a déclaré qu'il était profondément touché par l'espoir, la passion et la souffrance qui venaient d'être exprimés. « Je vois là aussi un risque, a-t-il ajouté. Le risque, ce serait que le monde s'unisse pour dénoncer l'apartheid tout en continuant à vivre dans ses propres péchés ! Ainsi l'Afrique du Sud deviendrait un magnifique alibi pour bien d'autres abus dont nous sommes coupables. Je veux m'associer à vous pour combattre les maux de l'apartheid, mais aussi pour combattre le mal que l'homme fait à son prochain partout dans le monde. »

Notre récit de l'été, cette année, ramène nos lecteurs seize ans en arrière, à Madras.
 Protagonistes de l'histoire : une douzaine d'étudiants et leur professeur, deux ministres, des patrons, des syndicalistes, des ouvriers en chômage forcé.

DOUZE JOURS

7 février : Les ouvriers de Standard Motors aux étudiants : « Où étiez-vous il y a neuf mois ? »



Le 16 février 1971, sous le titre « Student power, new style », le *Times of India* publiait un bref article commençant par ces mots : « Ce que le ministre de l'Industrie du Tamil-Nadu, M. S. Madhavan, et tous les officiels et experts n'ont pas pu réaliser, douze garçons et filles des collèges de la ville, inspirés par l'intérêt public et par un professeur de psychologie, l'ont fait hier. Ils ont apporté une solution à un problème qui se trouvait dans l'impasse depuis neuf mois et qui avait entraîné la fermeture de la *Standard Motors Company*, une usine employant mille sept cents ouvriers. »

Le *Economic Times* rendait compte le même jour de la conclusion de cet accord : « Le ministre du Travail de l'Etat et les porte-parole de la direction et des ouvriers ont eu des paroles de reconnaissance pour la contribution exceptionnelle des étudiants. »

Le 20 février, dans une émission intitulée « La semaine en Asie », la radio nationale australienne ABC commentait en ces termes le même événement : « Des étudiants de la ville indienne de Madras viennent d'obtenir la réouverture d'une usine d'automobiles fermée depuis le mois de mai dernier. (...) La négociation entre la direction et les syndicats, d'obédience communiste, n'avait pas abouti jusqu'à l'intervention de ce groupe d'étudiants. Ceux-ci, avec l'appui d'un professeur de psychologie, ont fait preuve d'habileté et de patience et ont ramené les ouvriers et la direction à la table de négociations. Les étudiants, qui font partie d'un groupe du Réarmement moral, ont proposé une formule de compromis qui a fourni la base de l'accord. »

Cyniques et idéalistes

Tout avait commencé le 31 janvier. Une équipe du Réarmement moral venait d'arriver à Madras, comprenant une cinquantaine de jeunes Européens qui présentaient une revue musicale intitulée *Anything to declare?* (« Rien à dé-

POUR SAUVER UNE ENTREPRISE

clarer ? »). Une rencontre avait été organisée ce jour-là entre cette équipe et des étudiants de la ville par un professeur de psychologie au *Government Arts College*, M. Rangarajan.

Plusieurs des étudiants arrivent au rendez-vous directement après avoir participé à une manifestation politique contre l'Afrique du Sud. Marxistes convaincus, ils sont à la fois cyniques et idéalistes. La réunion, commencée en milieu d'après-midi, durera quatre heures et demie, tant les étudiants sont captivés par les expériences des jeunes Européens et par la personnalité de leur hôte Rajmohan Gandhi, un des petits-fils du Mahatma. Quelques-uns poursuivent l'entretien jusqu'à une heure du matin.

Au cours de la discussion, l'un des étudiants explose : « S'il y a un Dieu, il doit être un Dieu de haine, pour permettre autant de misères, de souffrances et d'injustices dans le monde. » D'autres interrogent : « Le Réarmement moral est-il assez rapide ? » Pour eux, l'idée que les mobiles d'un homme pourraient changer est totalement nouvelle, invraisemblable même, mais elle les intrigue.

Cette première rencontre-marathon n'est qu'un début. Les jours suivants, des représentations de la revue musicale *Anything to declare?* sont données dans différents établissements d'enseignement supérieur de la ville. Huit cents étudiants assistent à une représentation dans le célèbre établissement jésuite *Loyola College* et mille cinq cents au collège de jeunes filles *Stella Maris*.

Dans les jours qui suivent, des centaines d'étudiants découvrent plus en profondeur les idées du Réarmement moral. Beaucoup décident de les mettre à l'épreuve : certains vont rembourser aux chemins de fer urbains le prix de trajets non payés ; l'un d'eux présente des excuses au gérant de la résidence universitaire, un autre à son directeur. Un champion de joutes oratoires déclare : « J'ai gagné beaucoup de débats et perdu autant d'amis. Mais il y a aussi des débats qui se livrent en moi. Dé-

sormais, je n'ergoterai plus jamais avec moi-même quand je sais dans mon cœur où est la vérité. » Un autre dit : « A la maison, quand nous sommes ensemble, mon père et moi ne parlons jamais. J'ai décidé de lui écrire afin de lui dire, pour la première fois, combien je l'apprécie. » Une mère, enchantée, téléphone à la directrice : « Que se passe-t-il dans votre établissement ? Ma fille est totalement différente. »

1 700 familles privées de gagne-pain

Mais les étudiants veulent aller plus loin : ils ont découvert qu'en Europe le Réarmement moral avait contribué à résoudre des conflits sociaux. Lors d'une autre rencontre, au cours de laquelle ils s'entretiennent longuement avec un industriel de Bombay, les étudiants se voient lancer un défi : « Si vous vous intéressez tant aux problèmes sociaux, leur dit Rajmohan Gandhi, pourquoi ne pas chercher une issue à celui de *Standard Motors* ? »

Cette idée les frappe comme l'éclair. Quatre étudiants décident d'aller ensemble voir tous ceux que le conflit concerne, c'est à dire la direction, les syndicats, mais aussi le gouvernement de l'Etat de Tamil-Nadu. La *Standard Motors* est une entreprise privée, d'origine anglaise (Triumph). Le gouvernement l'a obligée à augmenter ses prix pour que ses voitures ne concurrencent pas trop celles que fabriquent les usines nationalisées. Voyant cela, les syndicats ont dit à la direction : « Si vous augmentez les prix des voitures, augmentez aussi les salaires des ouvriers. » Les patrons ont répondu : « Impossible, car aux prix majorés qui nous sont imposés, nos voitures vont se vendre plus difficilement et nos résultats vont s'en ressentir. » Les calomnies et l'exploitation politique du différend ont envenimé l'affaire et l'usine a fini par fermer ses portes. Mille sept cents familles se sont retrouvées privées de leur gagne-pain et l'entreprise a perdu des millions de roupies.

Les étudiants décident de commencer le jour même et de rendre visite au ministre de l'Industrie de l'Etat, M. Madhavan. Le président de l'Association des étudiants de *Loyola College*, Joseph Madiath, se récuse : « Je ne pense pas que ma présence soit désirable, le ministre ne voudra pas me voir. » Il explique pourquoi : une précédente rencontre avec le ministre s'était terminée par une violente dispute. « Il me connaît comme un agitateur, ajoutez-il, et je le considère comme un homme obstiné. » Rajmohan Gandhi lui demande : « Es-tu satisfait de ce que tu as dit au ministre ce jour-là ?

– Oui, il fallait le dire.

– Es-tu satisfait de la façon dont tu le lui as dit ?

– Non, j'ai été arrogant et je me suis mis en colère.

– Alors, tu pourrais peut-être t'excuser... »

Finalement, Madiath se décide et part avec trois camarades et le professeur Rangarajan.

Chez le ministre à onze heures du soir

Le ministre n'est pas facile à joindre, car il est en pleine campagne électorale. D'une réunion politique à l'autre, les étudiants partent à sa recherche. Sans succès. Sans se décourager, ils se présentent finalement chez lui. Il est vingt-trois heures. Le secrétaire qui les reçoit leur dit que le ministre dort. Ils insistent. Quelques minutes plus tard, le ministre les reçoit. Il reconnaît Joseph Madiath : « Je vous ai déjà rencontré !

– Oui, c'était à propos de la réforme de l'université. Je me suis emporté. J'avais des préjugés contre vous. Je vous prie de m'excuser. Ce qui nous amène aujourd'hui est un tout autre objet. Nous aimerions que l'usine *Standard* rouvre ses portes.

– Vous voudriez que la *Standard* rouvre ?



9 février :
un groupe
d'étudiantes chez
les femmes des
grévistes.
« Durement marquées
par le chômage
forcé. »

– Non, pas moi, la population de Madras. »

L'entretien se poursuit pendant quarante minutes. Le ministre prend le temps d'écouter et de faire connaître aux étudiants la position du gouvernement. « Du haut en bas, leur dit-il à la fin, tout le monde a échoué. Mais il n'y a pas de mal à essayer. Si vous parvenez à mettre d'accord les travailleurs et la direction de l'usine, je ne me mettrai pas en travers de votre chemin. Vous pouvez me contacter n'importe quand. »

En sortant, les étudiants sont plus que jamais décidés. Ils verront la direction, les syndicats et leur avocat, ainsi que les experts commis pour l'arbitrage.

Le lendemain, le directeur de l'usine, M. Srinivasan, entend parler des étudiants de *Loyola* et veut les rencontrer. L'entretien a lieu en terrain neutre. « Nous nous sentions plutôt ridicules en nous lançant dans cette aventure ambitieuse, devait avouer plus tard un des étudiants, Dilip Kumar. Nous avons

commencé à espérer lorsque le directeur de l'usine est venu discuter avec nous autour de quelques bouteilles de Coca-cola et de Fanta ! Pour cela, il avait renoncé à se rendre à une réception de mariage. »

Au bout d'une heure et demie, on rappelle au directeur qu'il a un autre rendez-vous. « Ceci est plus important », répond-il. Ils terminent l'entretien par un moment de réflexion, après quoi Joseph Madiath lui raconte comment il a présenté ses excuses au ministre.

Joseph Madiath et ses camarades se constituent alors en « groupe dynamique » et décident de prendre contact directement avec les ouvriers. Ils réunissent cent vingt roupies pour pouvoir amener un certain nombre d'entre eux à la prochaine représentation d'*Anything to declare ?* le soir même.

Aborder les représentants des ouvriers est une tâche moins aisée. A l'usine déserte, les étudiants ne trouvent qu'un gardien. Celui-ci leur indique le

quartier où habitent les délégués syndicaux. Une fois sur place, ils ne savent à quelle porte frapper. Le hasard – ou la providence ? – les conduit à celle du trésorier d'un des deux syndicats !

Huit mois de chômage forcé ont durement marqué le foyer. La femme, qui avait vendu le peu qui meublait son logis et mis en gage les anneaux de son mariage, se met à pleurer. Le syndicaliste regarde un des étudiants dans les yeux et lui dit : « Où étiez-vous il y a huit mois ? » Pour ce garçon, ce qui n'avait été jusque-là qu'un fait divers un peu distant devient soudain une réalité. Il répond gauchement : « C'est vrai que, jusqu'ici, votre souffrance ne me concernait pas. Je vous demande pardon. Nous étions tous endormis. Le Réarmement moral nous a réveillés. »

D'autres ouvriers prévenus par des voisins arrivent dans la pièce. Ils sont partagés entre la méfiance et l'espoir. L'un d'eux demande aux étudiants : « Est-ce que vous cherchez seulement à obtenir un accord ou bien vous intéresserez-vous réellement à notre condition et à celle de milliers de nos camarades ? » Une fois mis en confiance, ils proposent aux étudiants d'aller voir M. Ramaswami, conseiller juridique, cerveau de leur syndicat, membre du parti communiste. Rendez-vous est pris pour 22 heures.

Gâchis

Ce même soir a lieu la dernière représentation d'*Anything to declare ?* Parmi les spectateurs se trouvent le trésorier du syndicat et quelques-uns des ouvriers ainsi que, au premier rang, plusieurs des industriels les plus éminents de la région, notamment M. Srinivasan. Un étudiant, Francis Matthew, et le professeur Rangarajan s'adressent au public. Ils résumant la situation et offrent aux citoyens de Madras l'occasion de jouer, eux aussi, un rôle constructif dans toute cette affaire. « Il faut cesser de s'en prendre aux autres plutôt qu'à nous-mêmes pour le gâchis dans lequel nous sommes, dit Rangarajan. Jusqu'à ce soir, je me disais que les étudiants de notre pays étaient une perte sèche pour la nation. Maintenant, j'ai honte d'avoir pensé ainsi. »

Après le spectacle, les étudiants et leur professeur retrouvent M. Ramaswami, l'avocat d'un des syndicats. Ce-

lui-ci les écoute. « Vos conceptions, dit-il, sont totalement opposées aux miennes. Vous croyez qu'un lion et un agneau peuvent vivre ensemble dans une cage, moi pas. Je crois à la lutte des classes. Cependant, je respecte votre intention. J'y mettrai du mien. » Suit une franche discussion, au cours de laquelle les interlocuteurs passent en revue les points litigieux du conflit. Ils parviennent à en éliminer plusieurs, notamment ceux concernant le paiement des mois de grève. M. Ramaswami accepte de ramener la revendication sur ce point de neuf à deux mois.

Le lendemain, les étudiants rencontrent le président de la firme, M. Go-

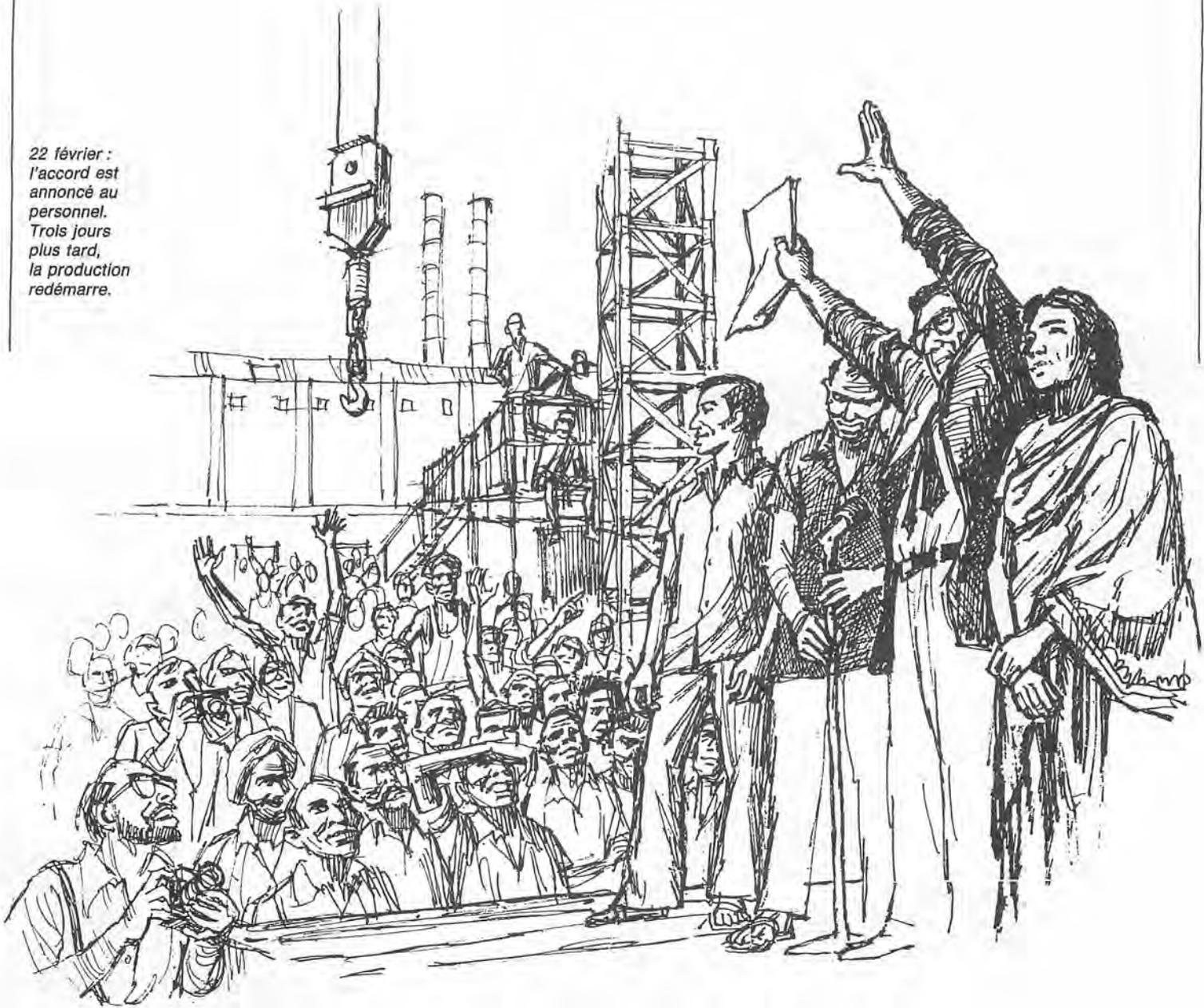
palakrishnan, un homme de soixantedouze ans. Aux yeux des ouvriers, il est la personne la plus difficile. A sa manière, il avait rêvé de faire leur bien. L'échec l'a durci... On rapporte à son sujet qu'il aurait déclaré une fois : « Je me moque pas mal de ce qui peut arriver à la *Standard*. Cette usine n'est qu'un de mes passe-temps. » En fait, il a été profondément blessé par des critiques du ministre de l'Industrie et par des insinuations calomnieuses qui circulent en ville sur son compte.

« Nous avons senti, dira par la suite l'un des étudiants, qu'au-delà des questions techniques avec lesquelles nous commençons à nous familiariser, il y

avait un problème plus important encore. Il fallait toucher le cœur de l'homme assis en face de nous. Nous lui avons décrit la souffrance que nous avions vue dans un foyer ouvrier et le choc que cela avait fait sur nous. Nous lui avons aussi cité une phrase qui nous avait frappés dans le spectacle du Réarmement moral : « Je ne vous demande pas d'oublier, mais je vous prie de me pardonner. » Manifestement, cette phrase lui est allée droit au cœur, car il a alors enlevé ses lunettes et a commencé à nous parler de son enfance et de divers épisodes de sa vie. »

M. Gopalakrishnan avait prévu qu'il ne disposait que de dix minutes.

22 février :
l'accord est
annoncé au
personnel.
Trois jours
plus tard,
la production
redémarre.



Mais l'entretien, qui dura plus d'une heure, révéla un fait d'importance : les syndicats étaient prêts à faire des concessions sur leurs revendications, mais l'information n'était jamais parvenue jusqu'au président.

Durant les deux journées suivantes, les étudiants rencontrent le ministre du Travail, M. Natarajan, et le directeur du Travail, M. Kamalaratnam. Ils revoient l'avocat du syndicat et les membres de la direction. Dans le même temps, la presse annonce que le ministre du Travail a expédié un télégramme à la commission chargée de l'affaire, à Delhi, pour l'informer de la tentative en cours.

Au cours de la rencontre chez M. Ramaswami, où se trouvent également plusieurs des ouvriers, les étudiants demandent à ces derniers s'ils ont compris le nouveau système de salaires contenu dans les propositions de la direction. La réponse est non, les étudiants leur donnent en tamoul, leur langue, les explications nécessaires.

Le samedi suivant, à onze heures du matin, le ministre du Travail préside une rencontre entre les représentants du gouvernement, de la direction et du syndicat. Indépendamment l'une de l'autre,

les trois parties en présence demandent aux étudiants et à leur professeur de se tenir dans une pièce contiguë pour le cas où on aurait besoin de leur aide. Un projet d'accord est rédigé. C'est le professeur Rangarajan qui est chargé de le lire à la reprise de la séance, après le déjeuner. Les parties en présence souscrivent à chacun des points, sauf au dernier. La direction veut bien reprendre les travailleurs, mais avec une période probatoire de six mois. Pour les représentants des ouvriers, il n'en est pas question. C'est apparemment l'échec. Le ministre s'apprête à annoncer la rupture des négociations quand, à la suggestion du professeur, on décide malgré tout de se retrouver le lundi.

Dites-le avec des guirlandes

Profitant du week-end, les étudiants vont revoir les ouvriers, qu'ils trouvent très braqués sur la question de la période probatoire. Ils vont aussi voir M. Gopalakrishnan. A l'issue de cet entretien, un porte-parole de la direction garantit aux représentants des syndicats qu'il n'y aura aucune sanction contre les ouvriers.

Le lundi 15 février, à la reprise, un accord complet se fait jour et c'est, à nouveau, le professeur Rangarajan qui est prié de lire publiquement le texte auquel toutes les parties apposent ensuite leur signature. C'est alors la fête, tout le monde ayant des guirlandes de fleurs à donner aux autres, selon la tradition indienne.

Le 25 février, le travail reprend à l'usine de la *Standard Motors*. Quinze jours seulement se sont écoulés depuis la première rencontre des étudiants.

« Lorsque, le soir du 12, les négociations furent rompues, devait raconter par la suite Francis Matthew, je me suis dit que nous avions été des Don Quichotte en croyant que notre groupe d'étudiants pourrait faire quelque chose. Mais, lorsque l'accord a été signé, ceux qui nous avaient dit que nous ne devions pas nous mêler de leurs affaires sont venus, les larmes aux yeux, nous remercier avec effusion. »

DANIEL DOMMEL et
PHILIPPE LASSERRE
(D'après des témoignages, des lettres
et des articles de l'époque)

Illustrations de William Cameron-Johnson



DOCUMENTS D'EPOQUE

En haut :
Les étudiants
réfléchissent
à la situation
avec leurs amis
européens.

En bas :
en réunion autour
du professeur
Rangarajan.

A droite :
Dans la presse
indienne.



JUBILÉ AUX PAYS-BAS

« Que penser de tous les jeunes présents ? Ont-ils eux aussi été interpellés par l'idée transmise avec force convictions par Frank Buchman qu'il existe un plan divin pour notre monde et que chacun a un rôle à jouer ? » C'est un Hollandais qui parle. Il a participé, les 19 et 20 juin derniers, à Utrecht, aux événements qui ont célébré la première manifestation publique du Réarmement moral il y a 50 ans aux Pays-Bas.

A cette occasion, une réception a été organisée par le gouverneur de la province puis, le lendemain, 250 personnes se sont rassemblées dans un bâtiment voisin de l'ancienne halle aux légumes, où en 1937 avait eu lieu cette première grande manifestation.

La commémoration de l'événement a été abondamment relayée par la presse. Une impressionnante collection de photos, documents divers et films vidéo, regroupés en une exposition originale, donnaient au public une vision marquante des étapes du Réarmement moral jusqu'à nos jours et stimulait les esprits et les imaginations pour le travail à accomplir ces cinquante prochaines années.

O.I.T. : DE GENÈVE À CAUX

Chaque année, au mois de juin, Genève voit affluer dans ses murs des centaines de délégués travailleurs, employeurs et gouvernementaux venant participer à la conférence internationale du Travail. A chaque fois, un certain nombre d'entre eux saisissent l'occasion qui leur est offerte d'aller passer quelques heures au centre du Réarmement moral, à Caux. C'est ce qui s'est passé par exemple le dimanche 14 juin.

Avant de reprendre l'autocar qui devait les ramener à Genève, ils ont confié publiquement à leurs hôtes soit les préoccupations qui étaient les leurs, soit leurs impressions après ces quelques heures – hélas pluvieuses ce jour-là – passées dans l'ambiance du centre international.

Il est rare de pouvoir entendre ainsi, en quelques minutes, des témoignages aussi divers et émouvants. Voici ce que nous avons noté au fil de leurs interventions.

La première personne à venir au micro était le sénateur Norton Noël, chargé au Sénat de Grenade des rapports avec l'administration. Chacun se rappelle les événements qui ont abouti en novembre 1985 à l'intervention américaine dans cette petite île des Caraïbes. Durant la période qui a précédé cette intervention, le sénateur Norton a passé trois ans et demi en prison pour ses convictions politiques. « J'étais consumé de rancune envers ceux qui m'avaient emprisonné, a-t-il déclaré. A un moment donné, je suis tombé sur une brochure du Réarmement moral, qui n'a pas, à la première lecture, retenu mon attention. Mais me sentant de plus en plus submergé par la haine, j'ai repris cette brochure et me suis mis à lire la Bible. Quelque chose s'est alors passé, que ne je puis décrire, mais qui a fait de moi derrière les barreaux un homme libre. J'ai pu me débarrasser de ma haine, même à l'égard de ceux qui m'avaient emprisonné. »

Un des orateurs suivants était le vice-ministre du Travail de l'Ouganda, un pays que les épreuves n'ont pas non plus épargné, puisqu'il a vécu pratiquement pendant seize ans sous diverses dictatures avant de retrouver, l'an dernier, un espoir de vie démocratique. « Après cette longue période de luttes intestines, de révolutions et d'oppressions, a déclaré M.

William Nyakatura, nous avons besoin de réhabilitation morale. Nous allons bénéficier de notre association avec vous, car cela va nous permettre d'insuffler un nouvel esprit à notre peuple. Nous essayons aujourd'hui de réconcilier les différents partis, tribus et idéologies, en incluant notamment dans notre gouvernement des ministres du précédent exécutif et en incorporant dans notre armée d'anciens soldats des forces terroristes. Il y a donc un énorme effort de civilisation à faire pour réparer la fibre morale de notre peuple. C'est pourquoi nous accueillons l'appui de tous ceux qui voudraient nous aider. »

La dernière intervention était celle d'un syndicaliste guatémaltèque, Julio Celso de Leon. Militant pendant les années de dictature, il a connu la prison à dix-sept reprises, puis l'exil, et a été blessé grièvement lors d'un attentat le visant personnel-



Le sénateur Noël

lement. C'est donc un homme de courage qui parle : « La transition de l'autoritarisme à la démocratie n'est pas un processus facile. C'est pourquoi nous avons besoin du Réarmement moral, qui nous

fait comprendre que la réponse ne se trouve pas en dehors de nous, mais au-delà. »

Ces quelques phrases ne résoudront sans doute pas les problèmes surhumains auxquels ont à faire face les peuples de Grenade, d'Ouganda et du Guatemala. Mais pour nous qui vivons notre paisible existence d'Européens, au seuil de notre saison de vacances, il était salutaire d'être plongé dans la réalité du monde de la souffrance et de la persécution.

J.J. ODIER

SOIRÉE-TEST A LAUSANNE

Au mois de juin dernier, pour une rencontre de son groupe de jeunes paroissiens, Antoine, de Lausanne, a « tenté le coup » de montrer à ses amis un film du Réarmement moral et essayé de leur en expliquer l'esprit. Pour compléter son expérience personnelle, il avait fait appel à une amie plus âgée, qui a aussi mis son magnétoscope à la disposition du jeune Lausannois pour montrer « Promesse du Veld ».

Chacun a vivement été intéressé par cette histoire d'un paysan sud-africain mettant en pratique ses convictions chrétiennes. « Je ne pensais pas qu'il pouvait y avoir tant d'espoir en Afrique du Sud, a commenté Pierre, l'un des participants, quand on n'en a dans les médias que des images de violence et de désespoir. »

Sandrine a trouvé « merveilleux qu'il existe encore des gens qui reconnaissent leurs erreurs, qui écoutent la voix de Dieu et lui obéissent ».

Quant à l'hôtesse, le succès de la soirée l'a poussée à inviter ses voisins pour qu'ils profitent eux aussi du film qui avait tant signifié pour ses jeunes visiteurs.

FONDER L'EUROPE

Antoine Jaulmes présente
le dernier ouvrage d'Edgar Morin *

L'Europe, contrairement à l'Empire romain, n'a jamais été fondée. Pas la moindre date, le moindre mythe, ni même la moindre explication à ce nom bizarre, emprunté, en premier lieu, par les Grecs à leur mythologie pour désigner le continent mal connu qui s'étendait au nord de leur pays. Sur le fond, l'Europe a été dès ses débuts un mélange d'apports venus de sa périphérie (Grèce, Rome) ou de l'extérieur (le christianisme). Elle a en outre des frontières floues à l'est et on la traite parfois de cap avancé de l'Asie.

Brossant un tableau synthétique et efficace de l'histoire du continent. Edgar Morin montre que l'Europe tire son identité précisément des conflits qui l'ont déchirée, du tourbillon incessant des idées et des contradictions. Décrivant avec plus de rigueur encore l'histoire des idéologies en Europe, l'auteur montre qu'il serait vain de vouloir isoler « l'essence » de l'Europe. Avance-t-on un principe que son contraire s'avère non moins typique : au droit répond la force ; à la démocratie la dictature ; à la spiritualité la matérialité ; à la raison le mythe (y compris au sein de l'idée de raison).

C'est à la fois un dialogue critique et plus qu'une dialectique. Edgar Morin qualifie donc de « dialogique » ce « tourbillon » fécond. C'est dans cette dimension complexe et turbulente qu'il faut interroger l'idée d'Europe.

Une culture mondiale

Aujourd'hui, l'Europe a perdu beaucoup de son importance et de sa spécificité, mais en même temps sa culture s'est mondialisée. Les grandes puissances sont de culture européenne. Par ailleurs, ceux qui contestent ces grandes puissances utilisent eux-mêmes des techniques (armement) ou des concepts issus de cette culture (l'idée d'Etat-nation).

La nouvelle conscience européenne est donc d'abord conscience des fragilités (démographique, économique, morale, et surtout politique et militaire), sous la double menace de l'extermination et du totalitarisme. Elle est aussi conscience d'un héritage unique et à valeur universelle. Elle est enfin conscience de toutes les forces (écologie, régionalisme en particulier) qui travaillent partout pour sauvegarder l'identité, les variétés et les vérités européennes, et donc la conscience d'une nécessaire synergie de ces forces.

La perception de cette fragilité, c'est l'ébauche de la conscience d'une communauté de destin qui ignore les frontières (exemples : le nuage radioactif de Tchernobyl, le débat sur un conflit nucléaire limité au théâtre européen). Voilà, à portée de nos mains, « le ferment et le ciment de la confédération, voire de la fédération européenne ». Ce destin commun, il nous appartient d'en faire un dessein commun.

« L'ennemi est en nous »

Edgar Morin s'emploie avec enthousiasme, presque avec lyrisme, à favoriser cette prise de conscience européenne. Il a la simplicité de commencer par nous expliquer le cheminement personnel qui l'a conduit de l'universalisme de son adolescence et du communisme à sa conviction européenne actuelle. Puis il met au service de son exposé un sens de la formule exceptionnel, mais jamais gratuit.

Edgar morin demeure français et philosophe.

Selon lui, pour être à la hauteur des exigences actuelles de solidarité, il faut réécrire l'histoire de l'Europe, non pas en la maquillant, en gommant pudiquement les guerres et les divisions du passé, mais en la réinterprétant en fonction de notre expérience récente. De plus, il juge

indispensable que soient enseignées à chaque futur citoyen européen au moins deux langues européennes en plus de la sienne. La récente proposition du chancelier Kohl d'une brigade franco-allemande n'illustre-t-elle pas la pertinence de ces conclusions et leur urgence ?

Fascinant laboratoire d'une Europe possible que cette brigade, si elle se créait. « L'ennemi principal, nous rappelle l'auteur, est en nous, et c'est le seul avec qui nous pouvons nous battre directement et de front : c'est notre futilité, notre « au jour le jour », notre catalepsie, notre décomposition, notre fatalisme. Il est aussi bien dans notre optimisme naïf que dans notre incapacité de penser notre destin et d'assumer notre communauté de destin. Ainsi le principal ennemi des cités grecques face au Macédonien fut leur incapacité de comprendre et de s'unir. »

Le message de l'Est

Pour Edgar Morin, c'est le rôle des intellectuels, renouant ainsi avec une tradition séculaire, que de « penser l'Europe » et ainsi de catalyser « la demande silencieuse et profonde d'Europe » qui existe parmi nos peuples. On pourrait ajouter que c'est ainsi là le rôle de l'homme et de la femme ordinaires.

Il ne s'agit bien sûr pas de ressusciter l'ancienne Europe, dominatrice, sûre de posséder l'exclusivité du Droit et de la Raison. Il s'agit, en se fondant sur notre tradition critique, de reconnaître le caractère ambivalent de la civilisation née en Europe, à la fois démocratique et impérialiste, afin de s'ouvrir à la pluralité des cultures du monde.

Cette faculté d'assimiler les influences extérieures pourrait nous apprendre à méditer. Nous en avons besoin : le succès du yoga et du bouddhisme zen en témoignent. Or, la méditation avait été beaucoup réservée en Europe aux religieux ou aux philosophes. Elle devrait à présent, écrit Edgar Morin, devenir un antidote à l'un des poisons principaux de notre civilisation qui extériorise, disjoint, morcèle, accélère tout ce qu'elle touche. Elle devrait même être un moyen nécessaire de rentrer en nous à l'intérieur de nos vrais problèmes, et d'accéder à la contemplation du réel.

* Edgar Morin : *Penser l'Europe*, Ed. Gallimard, Paris.

Quant à « la faculté de revenir à nos sources et de s'en instruire, elle devrait logiquement nous ramener à la foi, mais Edgar Morin n'y insiste guère. Il s'arrête plus longuement sur le « message de l'Est » et la démocratie : la culture européenne se régénère à l'Est et nous redécouvrons ce qui sépare totalitarisme et démocratie : non pas le programme (le gouvernement pour le peuple et par le peuple), mais la règle du jeu qui trouve un terrain de choix dans la « dialogique » européenne : la démocratie ne saurait en effet se réduire à la loi majoritaire, elle comporte aussi le droit

individuel, et donc les droits des minorités ; elle organise la séparation des pouvoirs, garantit les libertés, oblige au dialogue (parfois au risque de la cacophonie), voire conduit à la transparence avec le concours de citoyens engagés et « civiques ». Mais dans ce domaine nous n'en sommes encore qu'au commencement.

En conclusion, Edgar Morin compare l'Europe à une chrysalide. La chenille – la vieille Europe – est déjà morte, la libellule n'est pas encore sortie de cette chrysalide qui, de protection, pourrait devenir prison. L'effort décisif est en-

core à faire. « La métamorphose peut avorter, mais elle est en cours. Le savoir, c'est y contribuer », nous dit Edgar Morin en guise d'envoi.

Son message est riche d'inspiration, foisonnant d'érudition, plein d'une créativité multiforme et jubilante. Il faut s'en imprégner. Mais que de questions, que de pages blanches à remplir, combien d'autres pierres à apporter ! Grâce à Edgar Morin, les questions sont posées – préalable à tout progrès. Reste à trouver en Europe ce second souffle moral et spirituel que l'auteur appelle de ses vœux.

ATLANTA (Suite)

LA PERCÉE DU PARDON

par le pasteur John Perkins
directeur d'un centre chrétien en Californie

Pour moi, tout a commencé le 7 février 1970, lorsque vingt-deux d'entre nous ont été incarcérés à la prison Brandon, dans le Mississippi, et pratiquement battus à mort par les hommes de la police routière et par les shérifs de la ville. La sauvagerie de leur répression, cette nuit-là, est indescriptible. On a dû me conduire à l'hôpital et m'enlever les trois-quarts de mon estomac. Mon cœur a flanché. Je n'avais jamais imaginé que des hommes puissent vous torturer ainsi.

Pourtant, cette même nuit, j'ai commencé à entrevoir la fin du racisme, à en voir les dégâts psychologiques chez les blancs. Jusqu'à ce moment, de par mes origines, je m'étais senti appelé par Dieu à partager ma vie et l'amour divin avec mes frères de race. Je savais que cette conviction était née de mon complexe d'infériorité, mais je ne pouvais pas imaginer que mon ministère s'étende aussi aux blancs, ni que je puisse être un jour accepté par eux. « Mon Dieu, me suis-je pourtant dit cette nuit-là, si tu permets que je sorte vivant de cette prison, je voudrais partager l'évangile avec les blancs comme avec les noirs, parce que, tout comme moi, ils ont besoin de guérison. »

Par la suite, à l'hôpital, j'ai senti que Dieu opérât en moi la percée du pardon. Mais, avant de pouvoir en parler,

j'ai dû abandonner ma haine. Car je la croyais justifiée, ma haine des blancs, à cause de la brutalité des sévices que j'avais endurés. Pour cela, il m'a fallu revivre intérieurement les événements, voir défiler ces policiers sous mes yeux, leur demander pardon. Dieu m'a alors chargé d'un ministère d'amour pour tous les peuples d'Amérique et du reste du monde.

Aujourd'hui, dans le cadre du *Christian Community Development*, nous travaillons selon des principes adaptés, je crois, aux besoins les plus profonds de l'être humain.

D'abord, le sentiment d'**appartenance**. C'est la raison pour laquelle la destruction du tissu familial est si grave. Il faut que les enfants naissent et grandissent dans un environnement où ils se sentent voulus. Si, dans ma communauté, 82 % des enfants naissent hors du mariage, cela veut dire qu'ils ne disposent pas de la structure familiale où ils peuvent puiser la nourriture et le sens d'appartenance. D'où la violence qui en ressort. La plupart de nos comportements sont déterminés par l'absence d'amour positif qui caractérise notre société.

Puis le besoin d'un **sens à la vie**. Les gens ne sont pas que jaune ou noir ou blanc. Ils ont été créés à l'image de Dieu. Leur dignité, leur valeur person-

nelle doivent être affirmées. Alors ils trouveront les stimulants et la motivation dont ils ont besoin. Malheureusement, dans ma communauté d'origine, l'environnement est négatif. Les jeunes noirs se battent entre eux. Dans la plupart de nos grandes villes, la majorité des meurtres sont commis entre noirs. Leurs complexes d'infériorités rentrés, leur haine d'eux-mêmes les détruisent. Or ce sont des jeunes. Oui, le besoin d'un sens à leur vie est immense.

Enfin le besoin de **sécurité**.

Nous pouvons nous lancer dans toutes les actions sociales possibles et imaginables, mais tant que nous ne recréons pas la famille, la communauté, le voisinage, rien de fondamental ne changera. On peut toujours espérer une amélioration en continuant de nourrir notre individualisme, notre égoïsme et notre matérialisme. Mais notre nation est condamnée si nous ne revenons pas à la pierre d'angle de l'amour partagé.



La Riviera vaudoise vous accueille



M. et Mme Frioud

Laiterie de Gruyère

votre spécialiste en produits laitiers

Rue de l'Eglise catholique, Montreux

IDÉAL-COIFFURE

Salon Dames et Messieurs

P. Di-Federico

Avenue Nestlé 14

1820 Montreux Tél. 63.69.50.

Michel PIRALLI

Plafonds suspendus - Staff

EN FENIL S/VEVEY Tél. 51.18.31.

R. BLANK, graines MONTREUX
Avenue des Alpes 51



VEVEY
Avenue Paul-Cérésolle 11

NEUCHÂTEL Place des Halles 13



AUDI

GARAGE DE BERGÈRE VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

De Caux,
gagnez
le plus
beau
belvédère
du Léman !



Renseignements
et documentation :

1820 Montreux
Tél. (021) 64 55 11 - 63 55 31

SRE

LUSTRERIE MODERNE ET DE STYLE
APPAREILS MÉNAGERS

Société Romande d'Electricité

ENTREPRISE

LIEBHAUSER S.A.

BATIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

Téléphone 63.13.64.

LA SOURCE
ARKINA
riche en sels minéraux

Distribué par

BOISSONS RIVIERA S.A.

Eaux minérales - Bières

Avenue Mayor-Vautier 6 - Sous-Gare
1815 MONTREUX-CLARENS. Tél. (021) 64.11.61.

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession «A» des PTT
Articles ménagers - Lustrerie
Avenue Paul-Cérésolle 12
1800 Vevey